

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE
à
LA FACULTE DES LANGUES, HISTOIRE ET
GEOGRAPHIE D'ANKARA

PROFESSEUR OLIVIER LACOMBE
Directeur de l'Institut de Philosophie

L'on me prie de dire ici comment je conçois le rôle et l'organisation d'un Institut de Philosophie dans notre Faculté. Je présenterai donc sur ce thème quelques réflexions de portée générale et propres à éclairer le texte du règlement qui sera bientôt soumis à l'approbation de notre Conseil.

Appelée par son Fondateur à être l'un des organes au moyen desquels la Turquie apporterait sa contribution à l'accroissement du corps des „sciences de l'homme“, et, tout ensemble, reverserait dans le courant de sa vie nationale le bienfait du savoir scientifique portant sur les réalités formatrices de la patrie (langue, histoire, géographie), notre Faculté devait normalement accueillir la philosophie parmi les disciplines de sa juridiction. Car, si la philosophie établit l'homme au-delà de tout particularisme, nourrit en lui le sens de la vérité universelle et intemporelle, et lui trace les grandes lignes de l'action morale par laquelle il pourra réaliser dans toute son amplitude sa vocation humaine, elle sait aussi les chemins par où l'intemporel rejoint le temps, l'universel le particulier, l'homme le citoyen, et loin de détourner celui-ci de ses tâches, lui donne des raisons plus hautes de les accomplir plus pleinement et plus intensément.

Le paradoxe de la philosophie, au sens „technique“ du mot, c'est qu'elle est une discipline à la fois universelle et très différenciée. De là vient que son point de vue est si difficile à saisir du dehors et prête à tant de malentendus.

Dans ses lointains commencements elle englobe tout le savoir humain; mais peu à peu le progrès même de ce savoir amène une différenciation de ses parties. La diversité d'objets et de méthodes que l'on y reconnaît de plus en plus clairement, autorise et rend nécessaire la résolution de la nébuleuse primitive en une pluralité de champs de connaissance distincts. Le processus commence par la constitution des mathématiques en science autonome, puis s'étend graduellement. D'où résulte la distinction moderne *des sciences* et de *la philosophie*.

Il faut constater cependant que l'idéal de l'unité de la science a survécu à cette évolution. D'aucuns envisagent son état actuel de division comme provisoire et font appel de cette pluralité *de fait* (marque de la faiblesse de notre esprit et des accidents de son histoire) à son unité *de droit*, qui est absolue et doit être restaurée. Rappelons nous Descartes et même certains penseurs plus proches de nous. D'autres, favorables à une conception plus souple de cette unité, l'entendent comme celle d'une harmonie hiérarchisée, respectueuse à la fois du primat "architectonique" de la philosophie et de la liberté d'initiative et de méthode des sciences, liberté fondée essentiellement sur la distinction de leurs objets. Nous tenons cette dernière position pour la vraie. D'ailleurs, en fût-il même autrement, l'opposition sciences-philosophie s'imposerait cependant comme un fait présent.

Il n'en faut pas conclure que celle-ci a, pour autant et nécessairement, renoncé à retenir aucun des caractères d'une science. L'idéal d'une *connaissance certaine et explicative* est toujours présent aux yeux du philosophe. Mais par là-même qu'elle veut continuer d'être la science par excellence, la philosophie entend, selon sa vocation première, dépasser la science nue, accéder à la *sagesse*. (L'étymologie nous l'atteste: philosophie = désir, recherche de la sagesse.) Car la connaissance qui rend l'homme sage, au sens le plus fort du terme, est précisément celle qui, étant capable de se prononcer sur les réalités et valeurs suprêmes, lui apporte non seulement la vérité, pain de son intelligence, mais la vérité saturante qui comblera toute l'attente de son être, c'est-à-dire la béatitude.

Or il est très important de ne pas oublier que la philosophie occidentale est au point d'aboutissement d'un mouvement de pensée qui a vu la notion de sagesse se différencier autant que celle de science. La "sophia," grecque fut pénétrée tout au long de son histoire d'influences religieuses et mystiques, qui s'incorporèrent à sa substance. Si accusé que soit son caractère spéculatif, intellectualiste et même rationaliste, par où elle se distingue en effet de beaucoup d'autres sagesse antiques, la philosophie hellénique se veut sagesse totale et unique, comme elle s'est longtemps voulu science totale et unique; elle n'est pas moins ou guère moins ambitieuse, sur ce point, que les doctrines de l'Égypte, de l'Inde ou de la Chine. Faut-il appeler en témoignage non seulement Pythagore et Empédocle, mais aussi Platon, le Stoïcisme, Plotin?

Mais en dépit des efforts de celui-ci et des autres néo-platoniciens, la question va changer d'aspect avec l'avènement du Christianisme. Et l'influence du Judaïsme et de l'Islam s'exercera principalement dans le même sens. Ce sont là en effet des sagesse religieuses auxquelles il est certes possible d'associer une philosophie consonante, mais qui,

à la différence de la plupart des autres religions, s'opposent de tout leur être et par leur nature même, à tout effort pour les réduire à quelque doctrine philosophique que ce soit. Il en résulte qu'en Occident la philosophie devra généralement se définir par rapport à (c'est-à-dire pour ou contre) la foi religieuse ou l'expérience mystique, comme distincte d'elles en sa source, et non pas comme susceptible de les résorber en elle-même.

Sagesse dans l'ordre de la raison humaine, non plus Sagesse tout court, telle est donc pour nous la philosophie.

On peut distinguer parmi les philosophes contemporains deux grands partis. Pour les uns la philosophie demeure vis à vis de la science une discipline entièrement indépendante, ayant son objet, son domaine, ses méthodes et ses initiatives propres: rangeons parmi eux les phénoménologues, les existentialistes de diverses nuances, les bergsoniens, les thomistes etc... Aux autres elle apparaît comme devant se constituer dans sa structure même en fonction des démarches et des conclusions du savoir scientifique: ainsi pensent les positivistes ancienne et nouvelle manière et, par conséquent, les membres de l'École de Vienne, certains néo-réalistes anglo-saxons, etc... Il va sans dire que chaque parti se différencie à l'infini en doctrines variées qui peuvent aller jusqu'à l'opposition la plus tranchée, et qu'entre certains philosophes du premier parti et certains autres du second des affinités peuvent exister en dépit de cette divergence fondamentale. Il n'en reste pas moins que le critère de discernement ici proposé garde une valeur théorique et pratique des plus sûres et des plus efficaces.

Nul doute qu'un Institut de philosophie puisse être orienté exclusivement selon l'une ou l'autre de ces tendances, si ses fondateurs en ont ainsi décidé. Nul doute non plus qu'en l'absence de toute volonté expresse de leur part, il incombe au directeur de l'Institut de disposer les choses en sorte que chaque maître puisse enseigner librement la philosophie selon son inclination propre et sous sa propre responsabilité. En tant qu'administrateur il devra donc être neutre entre les diverses thèses en présence, et sera par ailleurs en droit d'attendre de ses collaborateurs que, tout en restant pleinement libres et sincères dans leur enseignement, il s'abstiennent de présenter leurs vues d'une manière qui heurte avec une violence inutile celles de leurs collègues avec lesquels ils se trouveraient en désaccord. Les jeunes esprits qu'ils ont mission de former comprendraient mal le sens de conflits d'idées s'affrontant sans ménagement, et risqueraient fort d'en tirer une leçon d'indifférence à la vérité, renonçant à tout effort en profondeur.

J'ai parlé à l'instant de neutralité: il faut bien entendre qu'il s'agit seulement d'une neutralité pratique de l'Institut en tant qu'or-

ganisme social; ni le directeur ni ses collaborateurs ne sauraient être neutres comme philosophes sur des sujets où la vérité philosophique est en question. J'ajouterai même que les étudiants ne peuvent eux non plus être neutres de ce point de vue, puisqu'ils veulent devenir philosophes. La formation que nous leur donnons doit au contraire les pénétrer toujours davantage du sentiment de leur responsabilité à l'égard de la vérité.

Quelle que soit la doctrine philosophique que l'on professe, il reste toujours vrai que sciences et philosophie conservent des rapports étroits. Un philosophe qui se désintéresserait de la pensée scientifique risquerait fort de perdre de vue qu'à sa manière la philosophie aussi est science. Il est donc nécessaire que nos étudiants soient initiés au travail scientifique véritable et qu'ils puissent en saisir l'esprit par un contact direct. Nous dirons plus loin les moyens pratiques d'atteindre ce but autant qu'il est possible. Mais il convient d'examiner à part le cas des sciences de l'homme, ou plus exactement celui de deux d'entre elles, la psychologie et la sociologie. Car l'intérêt et la portée philosophiques que nous venons de reconnaître à la science en général, appartiennent à un degré éminent à ces dernières disciplines. Telle est sans doute la meilleure des raisons pour lesquelles beaucoup d'universités en rattachent l'enseignement à celui de la philosophie. D'autres, au contraire, les considèrent comme entièrement indépendantes d'elle, et leur affectent des organismes académiques particuliers.

Les partisans de la première solution se prévaudraient peut-être de ce qu'en fait sociologie et psychologie sont à peine arrivées au stade de discipline pleinement adulte; leur objet - l'homme individuel ou social - étant extrêmement complexe, elles n'ont pu se pourvoir que fort tard de méthodes rigoureuses et adéquates, et les résultats obtenus sont par là même un peu chancelants. Elles doivent donc s'appuyer pour un temps encore à la philosophie dont elles se détachent progressivement.

Mais cette reconnaissance d'une suzeraineté déclinante risque, à juste titre, d'être aussi mal venue du philosophe, que ce reste de vasselage du psychologue ou du sociologue aspirant à la même autonomie que le physicien et le mathématicien, et prêts à rétorquer qu'une pareille prudence est tout au plus bonne à retarder le processus de différenciation dont elle prétend se faire le guide.

Nous ne pouvons entreprendre ici de déterminer ce que sont en leur essence psychologie et sociologie et quels rapports elles soutiennent dans l'absolu avec la philosophie de l'homme et de la société. Contentons nous donc de poser quelques jalons.

Le seul emploi de méthodes extra-philosophiques (par exemple les méthodes quantitatives) dans l'étude des phénomènes psychiques et

sociaux, permet de faire un sort à part aux disciplines qui s'en servent. Il n'est pas nécessaire d'adhérer à la théorie de la conscience épiphénomène comme à une vérité philosophique, pour reconnaître l'utilité et la fécondité méthodologiques d'une psychologie quantitative ou de comportement. Il n'est pas besoin d'être persuadé que les sciences sociales sont en leur structure profonde des sciences naturelles *au même titre* que la biologie ou la physique, pour ne pas douter de la légitimité des méthodes expérimentales et statistiques en ce domaine.

La nécessité où est l'esprit humain de diversifier sans cesse ses procédés d'investigation pour progresser dans la connaissance, est l'une des justifications de la liberté méthodologique dont nous parlons.

Il se sent même souvent porté à pratiquer une sorte d'oubli volontaire et systématique des „habitudes mentales“ contractées dans la routine du travail intellectuel de tous les jours, afin de se refaire une fraîcheur nouvelle de vision et de retremper sa pointe. Ainsi s'explique la méfiance du chercheur à l'égard de toute théorie qui ne naît pas immédiatement de l'expérience actuelle, et singulièrement de toute doctrine philosophique. Ainsi se justifie pratiquement et dans de certaines limites la réserve qu'il s'impose à leur endroit.

Il nous paraît donc normal et même souhaitable que psychologie et sociologie soient considérées comme des disciplines expérimentales extra-philosophiques, et en tant que telles échappent à la juridiction d'un institut de philosophie. *A la condition toutefois* que l'on reconnaisse par ailleurs l'existence d'une psychologie et d'une sociologie intra-philosophiques, ou, si l'on préfère, d'une philosophie de l'homme individuel et d'une philosophie sociale. Pourquoi s'en étonner quand on constate que la biologie et la physique indépendantes n'ont pas supprimé ni remplacé la philosophie de la nature ?

Il va sans dire que les étudiants de philosophie feront porter leur principal effort sur la psychologie et la sociologie intra-philosophiques, mais qu'ils auront aussi grand profit à pratiquer la psychologie et la sociologie expérimentales, dans la mesure jugée bonne par les maîtres de philosophie.

Il serait bien entendu désirable qu'ils pussent faire de même pour toutes les autres sciences. Cela n'est évidemment pas possible, et il faudra tenir pour suffisant qu'ils se familiarisent quelque peu avec *l'une* d'entre elles. Nous entendons par là non pas une vue à vol d'oiseau de cette science tout entière (un travail de ce genre a déjà été fait au lycée), mais une étude sérieuse de l'un de ses chapitres particulièrement typiques et suggestifs pour le philosophe, avec accès au laboratoire s'il s'agit d'une discipline expérimentale. Nos jeunes gens seront

ainsi en mesure de comprendre ce qu'est l'esprit d'une science. Et cette connaissance importe bien plus à leur formation qu'un savoir encyclopédique mais plus matériel.

Pour concourir au même but (et, le cas échéant, suppléer au défaut d'un enseignement scientifique répondant aux exigences qui viennent d'être énoncées), un cours d'*histoire des sciences* sera donné en notre Institut. C'est même là une pièce importante de son programme. On soutiendrait peut-être avec assez de raison que la science en marche n'a que faire d'un retour sur sa propre histoire, qu'elle risquerait d'alourdir par là son élan et de s'encombrer de considérations dépassées. Pour le philosophe en tout cas il en va tout autrement. Car c'est l'un de ses offices et de ses privilèges de rendre transparent à la conscience intellectuelle tout l'édifice du savoir humain et là même où l'initiative inventrice n'appartient pas à la philosophie. Or les perspectives historiques sont, pourvu qu'on sache les dominer, éminemment propres à nous donner une vue intérieure en même temps qu'objective des démarches de la pensée. La philosophie des sciences trouvera donc dans l'histoire des sciences un précieux instrument d'analyse et d'élucidation.

Notre intention n'est pas, dans ce court article, d'examiner toutes les parties de la philosophie. Celles qui traitent des questions philosophiques par excellence et qu'un usage récent, mais plutôt regrettable, englobe sous la désignation vague de „philosophie générale“, n'appellent pas de remarques urgentes. Nous voudrions de préférence attirer l'attention sur cette branche de notre discipline qui concerne l'art et la beauté artistique. Le vrai philosophe ne saurait négliger ces questions, et le sens esthétique ne lui est pas moins nécessaire que le sens scientifique. L'un fait équilibre à l'autre et s'unit harmonieusement à lui en l'esprit philosophique arrivé à sa plénitude. L'esthétique et ses auxiliaires, la science et l'histoire de l'art, seront donc en bonne place dans notre Institut.

Il nous reste à ajouter quelques mots sur la distribution du programme de licence. Les rudiments de philosophie reçus au lycée par nos étudiants constituent en principe une base suffisante pour leurs études universitaires. En fait cependant les professeurs agiront prudemment en revenant explicitement sur ces notions premières afin de les éclairer et d'en fortifier l'intelligence, plutôt qu'en les supposant vraiment connues. Le moyen le plus pratique d'assurer cette révision des thèmes philosophiques fondamentaux est de faire faire à nos jeunes gens, durant leurs premiers semestres d'études, des exercices de vocabulaire technique. Ils apprendront ainsi le maniement sûr de ces termes diffi-

ciles et à travers eux se familiariseront avec les concepts majeurs de la philosophie.

Quant à la division des matières en quatre certificats (soit, et dans l'ordre d'étude normal: Psychologie; Sociologie; Philosophie générale et Logique; Histoire de la Philosophie), elle se recommande plus par sa commodité pratique que par sa valeur théorique. Il faudra donc que les étudiants prennent bien conscience du caractère relatif et pragmatique de cette distribution.

Elle suit *grosso modo* un ordre de difficulté croissante à raison du caractère de plus en plus abstrait des disciplines enseignées. La psychologie et la sociologie restent proches des données humaines concrètes que leur fournissent l'observation externe ou interne, l'histoire, etc... Les problèmes abordés en troisième année sont au contraire pour la plupart ceux qui demandent le plus grand effort d'abstraction et de concentration intellectuelles. Quant à l'histoire de la philosophie, elle traite de ces mêmes difficiles questions avec cette aggravation que ce n'est plus ici le professeur qui en adapte l'exposé aux dispositions et capacités de l'étudiant; il appartient au contraire à ce dernier de s'adapter aux exposés originaux des plus grands génies philosophiques, si divers dans leur mode d'expression et par le contexte historique où ils ont vécu.
